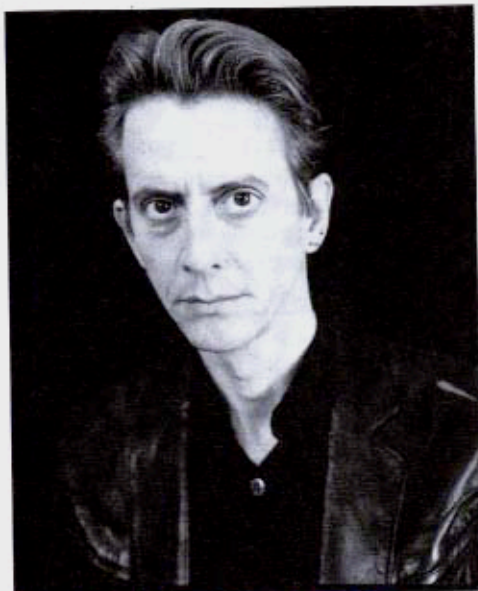


THEO HAKOLA, créateur aux talents multiples, publie son troisième roman, traduit en français par ses soins.

Un Américain à Paris

Naturellement, même s'il a quitté son Spokane natal (« Une très grande ville très plouc de l'Etat de Washington ») à l'âge de dix-huit ans, Theo Hakola suit avec passion la campagne électorale présidentielle américaine. Et, comme une majorité d'intellectuels, il soutient Barack Obama, sans rien avoir contre Hillary Clinton. Depuis le début des années 1970, l'époque où, lycéen, il fit la campagne de McGovern, Hakola est démocrate, viscéralement de gauche. En 1975, « monté » à New York, n'a-t-il pas milité dans un Comité américain pour l'Espagne démocratique? C'était juste avant la mort officielle de Franco. Et l'espagnol était sa première langue étrangère.

« **Je me la joue Balzac !** » Le français, qu'il étudia trois ans, est sa seconde langue, même si c'est à Paris, où il vit depuis 1978, qu'il l'a vraiment apprise. Theo Hakola la lit et la parle parfaitement, avec un léger accent : « Mais je ne maîtrise pas assez bien le français, confie-t-il, pour écrire un livre. La langue natale est plus puissante que tout le reste. En revanche, je me traduis moi-même, avec l'aide de Catherine Charlier, et par nécessité. » Parce qu'il n'a pas été satisfait de la traduction de ses deux livres précédents, *La route du sang* et *La valse des affluents*, parus au Serpent à plumes respectivement en 2001 et 2003. Deux premiers volumes d'une trilogie romanesque qui s'achève avec *Le sang des âmes*. Une grande saga complexe, qui surfe sur les siècles, depuis les premiers Finlandais émigrant en Amérique jusqu'à nos jours, en passant par la guerre d'Espagne et le débarquement des alliés en Normandie, en 1944. Des thèmes qui l'obsèdent, avec quelques éléments autobiographiques : la propre famille de Theo est originaire d'Ostrobotnie, histoire que lui a racontée son arrière-grand-mère, qu'il a connue.



Theo Hakola a loupé le coche. Il n'est pas devenu une rockstar.

Historien de formation, Hakola a tendance à mêler, dans ses romans, épisodes imaginaires et authentiques. Avec des personnages récurrents. « *Je me la joue Balzac !* » s'amuse-t-il. Ainsi la Rousse, l'un des personnages fugitifs du *Sang des âmes*, sera-t-elle l'un des principaux de son prochain roman, qui se situera en ex-Yougoslavie, en 1999, au moment où l'Otan bombardait Belgrade. Theo Hakola est un gros travailleur, qui a toujours quelque chose en chantier. Pour ses livres, il conçoit un schéma architectural, qu'il fixe sur un mur là où il écrit. Il n'a plus alors qu'à se laisser porter par l'intrigue et ses protagonistes.

Notre ami est un artiste aux talents multiples. Fan de rock, il avait vécu de loin l'effervescence musicale de New York, à la fin des années 1970. Mais c'est à Paris qu'il va fran-

chir le pas. « *Je n'ai pas le génie de Dylan*, dit-il. *Ni aucun don particulier. Mais je suis sérieux, opiniâtre, c'est ça mon talent.* » Plutôt fait pour être *songwriter* ou manager, il crée en 1980 le groupe Orchestre rouge, où il joue de la guitare et chante, en français et en anglais. La scène française « alternative » est alors en pleine explosion. Deux albums et succès d'estime. En 1984, il enchaîne avec Passion Fodder, qui enregistre cinq albums, dont un double, avant de se séparer en 1991. Entre-temps, Hakola avait fait signer Noir Désir dans sa maison de disques, Barclay, et réalisé leur premier album.

Il n'empêche. Theo Hakola a loupé le coche. Il n'est pas devenu une rockstar. Ses cinq albums suivants, en solo, il a dû les autoproduire, les autofabriquer. Le dernier, superbe, *Drunk Women and Sexual Water*, est sorti en 2007 sur Wobbly Ashes Records, son propre label. « *J'ai payé mon insuccès commercial*, reconnaît-il. *Et dans la musique, c'est de plus en plus dur d'exister.* » Alors Hakola, intermittent du spectacle, donne quelques concerts, et participe à des expériences qui le passionnent. Récemment, il a joué de la guitare en live pendant deux heures sur *La Thébaïde* de Racine, à Montreuil; et, il y a quelques années, il a composé un « *songspiel* » dans la lignée de Bertolt Brecht et Kurt Weill, *La chanson du Zorro andalou*, où il jouait lui-même. « *Il y a des choses que je fais mieux que d'autres*, estime-t-il avec lucidité. *Je suis meilleur musicien et auteur que comédien. En musique, je suis sûr du résultat, j'ai la grosse tête ! En littérature, absolument pas...* »

Mini-star en Finlande. Alors il bosse, et attache à cette facette de sa carrière une importance primordiale. « *J'ai quitté Le Serpent à plumes lorsqu'il a été racheté par Le Rocher*, raconte Hakola, *parce que je n'aimais ni Le Rocher ni la manière dont ça s'est fait. J'ai fait partie de la vingtaine d'auteurs qui sont allés en justice pour récupérer leurs droits. Nous avons gagné. J'aimerais que mes romans soient réédités.* » Pourquoi pas chez Intervalles, la jeune maison d'Arnaud de Saint-Sauveur où il publie aujourd'hui? Il aimerait aussi trouver un traducteur en qui il ait confiance, qui lui évite la charge de se traduire lui-même. Il aimerait enfin, pourquoi pas, trouver un agent littéraire, qui vende ses livres dans d'autres pays. Aux Etats-Unis, par exemple, où il n'est pas publié!

« *En Finlande, en revanche, où je suis traduit et où je me suis rendu plusieurs fois, je suis une mini-star.* » A défaut d'être prophète en son pays, on peut l'être dans celui de ses ancêtres. Même s'il ne donne pas dans l'introspection, l'histoire de Theo Hakola irrigue toutes ses créations, avec des passerelles et des clins d'œil. Ainsi *La valse des affluents* constituait-elle une tentative de transposer *La chartreuse de Parme* à Spokane. Un sacré crossover.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Le sang des âmes, Theo Hakola, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par l'auteur avec le concours de Catherine Charlier, éditions Intervalles, 480 p., 24 euros, ISBN : 978-2-916355-25-2.